

AVANT - PROPOS

Les philosophes du XVIII^e siècle ont été des généalogistes passionnés, toujours en quête des origines. C'était le plus souvent pour tenter de trouver ailleurs que dans une création *ex nihilo* l'origine des êtres, des choses ou de la société. Comment expliquer ce vivre ensemble à la fois nécessaire, indispensable et en même temps constamment menacé par des luttes et des conflits internes? C'est l'anthropologie qui a donné la réponse: l'homme seul est faible et ne survit que par et dans la société. D'ailleurs, s'il n'a pas d'organes spécialisés adaptés au milieu dans lequel il vit, il a en revanche un sens inné de la société dont la parole est le premier instrument. La sociabilité est une donnée naturelle de l'homme. Spontanément, il se tourne vers son prochain, condition de sa survie et de son épanouissement. C'était une idée ancienne, défendue déjà par Sénèque, cité dans l'*Encyclopédie* à l'article *société*:

D'où dépend notre sûreté, si ce n'est des services mutuels? il n'y a que ce commerce de bienfaits qui rende la vie commode, et qui nous mette en état de nous défendre contre les attaques imprévues venues du dehors; quel serait le sort du genre humain, si chacun vivait à part? Autant d'hommes, autant de proies et de victimes pour les autres animaux, un sang fort aisé à répandre, en un mot la faiblesse même. En effet, les autres animaux ont des forces suffisantes pour se défendre; tous ceux qui doivent être vagabonds, et à qui leur férocité ne permet pas de vivre en troupes, naissent pour ainsi dire armés, au lieu que l'homme est de toute part environné de faiblesse, n'ayant pour armes ni dents ni griffes; mais les forces qui lui manquent quand il se trouve seul, il les trouve en s'unissant avec ses semblables; la nature, pour le dédommager, lui a donné deux choses qui lui rendent sa supériorité sur les animaux, je veux dire la raison

et la sociabilité [...] Ôtez la sociabilité¹, vous détruisez l'union du genre humain, d'où dépend la conservation et tout le bonheur de la vie².

Cette idée est reprise avec force par l'auteur de l'article :

Les moralistes ont donné à ce germe de bienveillance qui se développe dans les hommes, le nom de *sociabilité*. Du principe de la sociabilité découlent, comme de leur source, toutes les lois de la *société*, et tous nos devoirs envers les autres hommes, tant généraux que particuliers. Tel est le fondement de toute la sagesse humaine, la source de toutes les vertus purement naturelles, et le principe général de toute la morale et de toute la *société* civile³.

Curieusement, dans l'article éponyme rédigé par le chevalier de Jaucourt inspiré à la fois par les théoriciens du droit naturel et ceux de la bienveillance naturelle de l'homme comme Shaftesbury⁴, le concept de « sociabilité » faisait plus appel à la référence divine que l'article « société » cité ici. Dans l'article « société » en revanche, l'auteur utilise de façon symptomatique la notion de germe empruntée aux sciences naturelles et décrit un phénomène d'auto-institution de la société : « Du principe de la sociabilité découlent... ». C'est « la source de toutes les vertus purement naturelles ». Comme il y a une religion naturelle, un droit naturel, il existe une sociabilité naturelle. Il ne faut pas chercher ailleurs que dans la nature humaine l'origine du social.

La sociabilité fut magnifiée dans d'autres écrits que l'*Encyclopédie*, par exemple chez Voltaire, Montesquieu, Hume et Kant. Comme l'a montré récemment Philippe Raynaud dans un ouvrage très éclairant⁵, la culture de la sociabilité se développe en fonction des régimes politiques en place, semi-république anglaise ou monarchie civilisée à la française et conduit dans chaque pays à des stades différents du perfectionnement des manières et du raffinement des mœurs. La politesse et la galanterie sont apparemment plus favorisées par la monarchie à la française que par la semi-république anglaise. Mais quelle qu'en soit l'origine politique, monarchique ou républicaine, la civilisation se reconnaît à la civilité qu'elle adopte ou met en œuvre et qui elle-même englobe politesse et

1 Le texte original de Sénèque dit *societatem*/société. L'adjectif *sociabilis* se trouve, lui, dans une lettre à Lucillus (95,52). Le substantif sociabilité apparaît plus tardivement.

2 *De beneficiis* (IV, xviii), in Sénèque, *Œuvres complètes*, éd. Charles Du Rozoir, Paris 1885, Tome IV, p. 232. Nous avons légèrement modifié la traduction fournie par l'*Encyclopédie*.

3 *L'Encyclopédie*, article : société

4 Sur ce sujet, on ne peut que renvoyer à Antoine Lilti, *Le monde des salons, sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris : Fayard, 2005, pp. 211 et ss.

5 Philippe Raynaud, *La politesse de Lumières. Les lois, les mœurs, les manières*, Paris, Gallimard 2013 [Coll. L'esprit de la cité].

galanterie. Cette dernière a le mérite de réintégrer dans le « jeu social » les femmes qui en étaient exclues par le droit et les pratiques sociales. Malgré les imprécations du citoyen de Genève contre la corruption et l'hypocrisie de la société moderne, la sociabilité est cultivée au cours du siècle et exercée dans des pratiques sociales multiformes, neuves ou renouvelées. En effet, la question de la sociabilité n'est pas seulement objet de débats philosophiques et politiques, elle est aussi expérimentée, mise en œuvre. On pense aux salons et autres « bureaux d'esprit », mais aussi aux cafés, aux clubs, aux loges maçonniques, aux sociétés diverses, scientifiques, de lecture etc. On « construit » des sociétés d'où l'on essaie d'éliminer les défauts et pesanteurs accumulés dans *la* société et qui rendent la vie sociale souvent rude et brutale⁶. Les salons en particulier prétendent promouvoir une autre sociabilité grâce à un art de la conversation très soucieux de politesse et de galanterie. Et déjà intervient, avant même que le mot n'existe, une manifestation intensifiée de la sociabilité, la convivialité. Elle est célébration ou intensification de la sociabilité par et dans la fête et, en général, les plaisirs. Si on la trouve particulièrement autour d'une bonne table (le mot serait une invention lexicale de Brillat-Savarin⁷), ce n'est pas un lieu exclusif. Comme le note A. Lilti : « La vie de salons, en effet, est beaucoup moins éthérée qu'on ne l'imagine. On y mange, on y joue la comédie, on y perd de grosses sommes d'argent au terme d'une partie de pharaon, on y écoute un concert auquel on peut aussi participer, on se laisse magnétiser ou on essaie de séduire sa voisine de table, on imite Voltaire ou on chante une chanson à la mode. Avant toute chose il s'agit d'échapper à l'ennui [...] »⁸. C'est bien sûr peut-être le revers de cette recherche forcenée de convivialité mondaine et des plaisirs. Mais faut-il toujours conférer à la fête une dimension pascalienne de « divertissement » ? Au témoignage de Mme du Deffand sur lequel A.Lilti fonde son jugement, on pourrait opposer la fameuse remarque de Talleyrand rapportée par Guizot : « Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789 ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre »⁹.

6 Sur le passage de la société aux sociétés, voir en particulier Ulrich Im Hof, *Das gesellige Jahrhundert, Gesellschaft und Gesellschaften im Zeitalter der Aufklärung*, München: Beck, 1982.

7 Cf. les contributions *infra* de Valérie Capdeville, p. 11, note 3 et Sandrine Krikorian, p.69, note 4

8 A.Lilti, p. 225

9 François Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, Paris 1858-1867, 8 vol. Ici vol. I (1858) p. 6.

Du fait d'une certaine « ingénuité » politique assez largement répandue, ces sociétés ont pu s'exprimer avec une insouciance et une légèreté qui seront définitivement perdues après 1789. La convivialité n'était pas l'horizon indépassable de la sociabilité en acte. De plus, elle n'était partagée que par une minorité de la population. Mais lorsqu'elle eut disparu dans sa forme innocente et joyeuse après les événements que l'on sait, c'est d'elle sans doute que les mémoires conservèrent longtemps le regret le plus lancinant. On notera cependant que si le terme de convivialité est repérable au début du XIX^e siècle, c'est sans doute que son emploi ne relevait pas uniquement de pratiques anciennes ou d'évocations nostalgiques.

Pour les participants du colloque réuni sur le thème de la sociabilité et de la convivialité, il ne s'agissait pas de se prononcer sur la vérité de l'une ou l'autre assertions qui du reste ne se contredisent que partiellement. Il s'agissait plutôt d'observer et d'étudier les modes de sociabilité qui s'étaient développés au cours du XVIII^e siècle dans les divers pays d'Europe ou d'Amérique. L'ambition était vaste mais sans prétention à l'exhaustivité qui aurait dépassé le cadre d'un colloque ou d'un numéro de revue. Elle autorisait cependant à aller au-delà du monde anglophone ou francophone, au-delà aussi d'une focalisation trop resserrée sur le seul espace des salons, même si ceux-ci concentraient les caractéristiques de la sociabilité et de la convivialité de ce temps.

On a pu prendre ainsi conscience de la véritable dynamique sociale qui s'est emparée de nombreuses couches de la société et montrer les multiples facettes de ce « constructivisme » social, si caractéristique de cette période.

Les communications de ce numéro de LUMIERES sont issues des *Journées Jeunes Chercheurs*

de la **SEAA** Société d'études anglo-américaines 17^e et 18^e s.

et de la **SFEDS** Société française d'études du dix-huitième siècle

Elles eurent lieu cette année les 7 et 8 juin à l'université Bordeaux Montaigne.

Elles ont reçu le soutien de

l'École Doctorale Montaigne-Humanités de l'université Bordeaux Montaigne

Ainsi que des équipes d'accueil

SPH Sciences Philosophie Humanités

et **CLIMAS** Cultures et Littératures des Mondes Anglophones

Qu'elles en soient toutes très sincèrement remerciées,

les éditeurs *Rémy Duthille, Jean Mondot, Cécile Révauger*